

LA SAISON DES MASSACRES

Avertissement au lecteur

Ce roman ne trahit pas l'Histoire, il l'interprète en présentant des événements réels sous le signe de la Métaphore.

Le travail de reconstruction s'appuie pour l'essentiel sur la lecture des actes judiciaires, sur des conversations avec des protagonistes de la saison des attentats et sur quelques profondes intuitions d'observateurs avisés des rapports entre mafia et politique, avant tout Francesco La Licata. Je suis redevable à Maurizio Torrealta du précieux volume *La Trattativa*. Quant au "glossaire" et au *modus operandi* des mafieux, ils sont tirés pour la plus grande partie de transcriptions d'écoutes.

Cependant, à l'exception des personnalités expressément citées, les personnages de ce roman sont le fruit de l'imagination et les noms des entreprises, structures institutionnelles, médias et personnages politiques ne sont utilisés qu'afin de mettre en évidence des figures, des images et le contenu des rêves collectifs qui ont été formulés autour d'eux.

C'est la Métaphore qui a transformé en archétypes littéraires les personnes qui peuvent avoir fourni des points d'inspiration à l'auteur.

Aux nombreuses personnes qui m'ont donné un coup de main avec de précieuses suggestions et des critiques sincères, un "merci" du fond du cœur.

En ce qui concerne la voiture piégée du Stade Olympique, l'interprétation fournie par le livre se détache de ce qui a été affirmé au procès de Florence, dont les conclusions incitent à considérer que l'attentat a échoué pour des causes indépendantes de la volonté de ses auteurs, et non dans le cadre d'un projet différent, comme le roman en formule l'hypothèse.

De toute façon, j'ai toujours pensé, avec Tolstoï, que l'Histoire serait une belle chose, si elle était vraie.

Et ceci, en définitive, n'est qu'un roman.

CHRONOLOGIE.

3 août 1990. Devant la commission d'enquête sur les attentats massacre des années 70-80, Giulio Andreotti, homme-clé des gouvernements italiens depuis des décennies, fortement soupçonné d'accointances mafieuses, admet l'existence de Gladio. Ce réseau lié à l'OTAN était censé mener une activité de résistance en cas de prise de pouvoir par les communistes mais semble avoir mené toutes sortes d'activités occultes.

17 février 1992. Début officiel des enquêtes "Mains propres" sur la corruption des hommes politiques et des fonctionnaires et sur leurs liens avec les milieux d'affaires et mafieux.

12 mars 1992. Salvo Lima, chef du courant andreottien de la démocratie chrétienne en Sicile et point de contact avec la mafia, est tué par celle-ci.

19 mars 1992. Des articles de presse parlent d'une stratégie pilotée par les États-Unis pour créer un vide de pouvoir et imposer une forme fédéraliste à l'Italie, en liaison avec la mafia.

23 mai 1992. Sur l'autoroute de l'aéroport de Palerme, attentat à l'explosif contre le juge antimafia Giovanni Falcone au cours duquel sont tués le magistrat, sa femme et trois hommes

de l'escorte.

Fin mai-début juin 1992. Dell'Utri, personnage politique qui sera plus tard mis en cause pour ses liens avec la mafia, prépare en secret le projet d'un parti politique directement dépendant de Berlusconi.

19 juillet 1992. Attentat contre le juge antimafia Borsellino, tué avec 5 policiers.

Août-novembre 1992. *Trattativa Bellini* – Négociations entre un mafieux et un ex-terroriste de droite devenu informateur des carabinieri. Au cours de celles-ci naît l'idée d'attentats contre les œuvres d'art.

15 janvier 1993. Arrestation de Toto Riina, chef suprême de la mafia.

18 avril 1993. Référendum. L'Italie adopte un système électoral majoritaire censé mettre fin à l'instabilité gouvernementale chronique. Fin de la Première République.

27 mai 1993. Florence, attentat de la via dei Georgofili, 5 morts, 48 blessés.

14 mai 1993. Attentat contre l'animateur télévisé Maurizio Costanzo, qui rate sa cible mais fait 24 blessés.

2 juin 1993. À Rome, via dei Sabini, à 100 mètres du Palazzo Chigi, siège du Premier ministre, est découverte dans une voiture une bombe qui ne pouvait pas exploser.

2 juillet 1993. Milan, explosion via Palestro, 5 morts, 12 blessés.

27 juillet 1993. Rome, Saint-Jean de Latran, voiture piégée, des blessés.

28 juillet 1993. Rome, San Giorgio al Velabro, voiture piégée, énormes dégâts matériels.

28 juillet 1993. Blocage des standards du Palazzo Chigi.

31 octobre 1993. Rome, attentat manqué au Stade Olympique.

4-6 novembre 1993. Transfert des chefs mafieux dans des prisons moins dures.

27 mars 1994. Berlusconi remporte les élections.

PROLOGUE

CAMPAGNE DE CASERTE, ETE 1982

L'homme qu'ils devaient éliminer se faisait appeler Settecorone – Sept Couronnes. Sûr de lui jusqu'à la bravade, il se cachait dans une maison paysanne en plein territoire des Casalesi, du côté des infidèles, protégé par un réseau d'informateurs qui auraient dû garantir l'inviolabilité de sa cachette. Pour son malheur, l'un d'eux, un filou d'Acerra, était depuis longtemps à la solde de la Chaîne. Le Vieux avait repassé le dossier à Stalin Rossetti.

–Mais pourquoi ? C'est une histoire à eux !

–En effet. Votre intervention se limitera à une simple couverture. Si vous remarquez quelque chose de bizarre, vous vous exfiltez immédiatement.

Ainsi, Stalin se trouvait maintenant en train de fumer, appuyé à la Land Rover cachée dans l'épaisseur d'un bosquet de pins étiés, à cent mètres de la route domitienne, en vue de la maisonnette. Par un après-midi western spaghetti, dans cette campagne western spaghetti de voyous, de putes et de pauvres hères qu'aucune action humaine, aucun miracle divin ne pourrait jamais arracher à leur irrémédiable banalité western spaghetti. Le camorriste chargé de l'exécution, Ciro 'o Russo, s'était lancé depuis deux ou trois minutes. C'était un gros type haletant qui masquait une vieille odeur d'oignons sous des litres d'eau de Cologne modèle "celle qui coûte le plus cher". Stalin fumait et réfléchissait. Affaire de camorra, mais aussi affaire d'État. Et, comme toujours, le sale boulot leur revenait à eux. À la Chaîne.

Ce Settecorone était un des tueurs les plus fiables de don Raffaele Cutolo. Il devait son nom aux couronnes qu'il portait tatouées sur l'épaule droite en souvenir des ennemis assassinés :

sept couronnes, sept scalps. Mais pas des scalps quelconques, parce que, de ceux-là, il ne se souciait pas de tenir le compte. Des scalps, pour ainsi dire, qualifiés. À partir du chef de zone et au-dessus, et une fois même un maire qui avait l'obsession de la "légalité". Un dur, un qui ne lâchait pas le morceau, très fidèle au chef qui lui avait donné de l'instruction, un rôle, du prestige. En d'autres termes, un espoir. Il y avait à peine plus d'un an, quand les Brigades rouges avaient enlevé l'adjoint au maire de Naples, Ciro Cirillo, et que les hautes sphères avaient décidé qu'elles feraient pour Cirillo ce qu'elles avaient auparavant orgueilleusement refusé de faire pour Aldo Moro, à savoir traiter avec les ravisseurs, Cutolo s'était avéré un précieux allié. Grâce à sa médiation, État et terroristes étaient parvenus à un accord satisfaisant, et l'otage avait été libéré après trois jours de captivité. Les camarades combattants avaient obtenu un peu de fric à réinvestir dans la lutte de libération du peuple contre l'oppression capitaliste. À Cutolo, on avait fourni de larges garanties : mains libres contre les clans rivaux et traitement de faveur dans les appels d'offres pour la reconstruction des terres dévastées par le tremblement de terre de novembre 1980. Une autre chose encore avait été garantie à Cutolo. Une intervention décisive sur sa tragique situation judiciaire. Maintenant, on ne voyait pas clairement quelle crise de folie s'était emparée du chef de la nouvelle camorra organisée au moment où il avait donné le feu vert pour cette opération. Parce que seul un fou pouvait s'imaginer que l'État allait vraiment sortir de taule un prisonnier enterré sous des siècles de condamnation. Il existe des limites que personne, pas même le Vieux, n'oserait jamais franchir. Avant tout, les limites du convenable. On avait déjà trop fait pour Cutolo, et ce Cutolo, qui passait pour un chef sage et prudent, aurait dû le comprendre. En fait, une fois passé l'euphorie de la conclusion favorable des négociations, Cutolo ne s'était pas montré à la hauteur de sa réputation d'homme du monde, il avait haussé le tir. La reconnaissance de la semi-infirmité mentale ne lui suffisait pas. Éviter les prisons de haute sécurité ne lui suffisait pas. Cutolo voulait la liberté. Cutolo exigeait la liberté. De sa cellule partaient des messages explicites autant qu'inquiétants. Cutolo menaçait de révélations et de massacres. Tout cela était inacceptable. Par conséquent, peu à peu, avec discrétion mais avec détermination, on avait permis aux vieux clans de relever la tête. La prédominance militaire des cutoliens avait été remise en question par une contre-offensive serrée et intelligente. Ses hommes étaient inexorablement décimés. Et maintenant, c'était le tour de Settecorone.

Stalin alluma une autre cigarette avec le mégot. Mais combien de temps il lui fallait, à ce Ciro 'o Russo ? Il était déjà entré ? D'après l'informateur, le salopard était seul, et si habile qu'il pût être au tir, avec le facteur surprise de leur côté, il n'aurait pas dû avoir d'échappatoire. L'écho d'une détonation lui parvint. Bien, affaire conclue, se dit Stalin en se préparant à remonter dans la Land Rover. Puis la deuxième détonation arriva. Et la troisième. Et le cri. Stalin arma son calibre 22 et se mit à courir en zigzag vers l'édifice. Un autre cri. La porte était entrouverte. Stalin entra. Ce qu'il vit ne lui plut pas du tout. L'intérieur était d'un luxe insoupçonnable : deux divans, un petit téléviseur, des tapis, une aquarelle vulgaire avec vue marine et Vésuve en arrière-plan. La situation fut tout de suite claire aux yeux de Stalin. Le salopard était éliminé. Un trou au milieu du front. Mais l'informateur avait été imprécis. Il y avait une femme et un ado. La femme était en train de mourir. Encore jeune, un peu fripée, elle geignait doucement, secouée par un tremblement résigné. Le garçon, à demi évanoui, se massait la tête. Il pouvait avoir dans les treize-quatorze ans. Grand, maigre, le teint sombre. Ciro 'o Russo jurait en tentant de s'arracher de la cuisse gauche la lame d'un petit couteau. Sur le pantalon kaki s'élargissait une vaste tache de sang.

—C'te bâtard ! Flingue-le, Rosse', flingue-le et barrons-nous !

Stalin évalua froidement la situation. 'O Russo était entré et avait foudroyé Settecorone. La présence de la femme et du garçon l'avait pris par surprise. Il avait tiré d'instinct sur la femme. Le garçon lui avait sauté dessus, le blessant à la cuisse. 'O Russo s'en était libéré en

le balançant contre le mur. Le garçon avait eu du courage.

–Putain, j’ai perdu mon pistolet, flingue-le, ce salopard !

Le garçon avait réussi à se mettre debout. Il vacillait en essayant tant bien que mal de saisir la scène. Ciro ’o Russo hurlait et jurait. La femme avait cessé de se plaindre. Ses yeux écarquillés fixaient le plafond. Des yeux verts.

Stalin s’approcha du garçon et lui montra la femme.

–C’est ta mère ?

Le garçon fit non de la tête.

–Putain, mais qu’est-ce t’attends ? Tire, connard, et barrons-nous !

Stalin mit l’index sous la gorge du garçon et l’obligea à le regarder. Il avait les yeux bleus.

Des yeux désespérés. Stalin Rossetti détestait les martyrs et les héros. Mais il savait reconnaître au premier coup d’œil un combattant. Ce garçon était un combattant-né. Ce garçon méritait de vivre.

Stalin lui tendit le revolver de Ciro ’o Russo.

Le camorriste hurla et voulut s’avancer.

Le garçon tira. Ciro ’o Russo pivota sur lui-même, mais ne tomba pas. Le garçon tira encore et encore. Quand le chargeur fut vide, Stalin lui retira délicatement des doigts l’arme brûlante.

–Comment tu t’appelles ?

–Pino. Pino Marino.

–Viens avec moi, Pino Marino.

Le garçon baissa la tête. Et fondit en larmes.